

Caricaturistes célèbres
CHAM, BERTALL ET•GAVARNI¹

LA PREMIÈRE CARICATURE DE CHAM²

1

Plus heureux que son homonyme, le père Noé possédait quatre héritiers mâles de sa noblesse et de son nom. Il en avait donné deux à l'armée, et gardait le dernier pour les finances ; mais la science des nombres ne passionnait pas le jeune Amédée. Tout le papier dont il pouvait s'emparer au logis, il le couvrait de dessins bigarrés et de fantastiques coups de crayon. Sa vocation innée pour la caricature se révéla d'une façon assez originale :

M. de Noé avait à dîner un Gascon gasconnant, du Gers, son pays. Chacun sait que les hommes de cette race et de cette époque n'ignoraient rien. La conversation étant tombée par hasard au dessert sur la Géographie, et l'un des convives insistant un peu sur la nécessité d'apprendre cette science, trop négligée, à son avis, l'habitant du Gers protesta :

— La Géographie ! — disait-il d'un air dédaigneux, — tout le monde la sait aujourd'hui !

— Dans le Gers, monsieur, c'est possible, — lui répondit malignement M. d'Angosse, un des collègues de M. de Noé à la Chambre des pairs, — mais je vous assure qu'il y a beaucoup d'endroits où l'on a besoin de l'apprendre.

— Non pas chez nous, toujours !

— Et qui sait ! — ajouta le vieillard, — les questions les plus simples sont souvent les plus embarrassantes, et vous-même, qui me paraissez si ferré, pourriez-vous parfois vous trouver en défaut.

— Moi f...

— Mon Dieu, oui, vous-même !

— Oh ! parbleu, je vous en défie !

— Vous me permettez alors de vous poser une question ?

— Toutes celles que vous voudrez !

— Je n'abuserai pas de votre intelligence. Qu'est-ce que c'est qu'un archipel ?

— Un archipel ?

— Oui, monsieur.

— Un archipel !... un archipel... — et voyant tout le monde rire, il se leva furieux en s'écriant : — Un archipel ! Et, que je me fous, moi, d'un archipel !

Le jeune Amédée avait croqué cette figure et la pose de l'ignorant pris sur le fait, justement châtié, et tournant superbement le dos à un groupe d'îles avec un tel bonheur d'expression que les éloges dont on l'accabla et qu'il méritait lui fermèrent pour toujours les bureaux du ministère des finances. C'est dans ceux de Philippon qu'il se rendit, pour la gloire de l'art et du Charivari.

¹ Ce texte a été publié après la mort de Mary-Lafon, grâce à ses manuscrits, dans la revue de Paris et de St Pétersbourg en 1888

² Cham (prononcer « Cam' »), pseudonyme d'Amédée de Noé, né le 26 janvier 1818 à Paris et mort le 6 septembre 1879 à Paris 17e, est un illustrateur, caricaturiste et dramaturge français.

II

LA PREMIÈRE CHARGE AU CRAYON DE BERTALL³

Ce fut aussi une caricature qui décida de la destinée de Bertall. Albert d'Arnoux, fils d'un employé supérieur de l'intendance, s'il eût secondé les vues de M. de Limoges, son oncle, ancien et brave officier de l'Empire, serait entré à l'École polytechnique ou à Saint-Cyr. Mais le gamin n'avait nul goût pour le métier des armes, et, au lieu d'y tracer des chiffres, il bariolait ses cahiers de dessins.

Étant un jour à la campagne, dans le château d'une de ses cousines, il croqua en trois ou quatre coups de crayon le faciès vraiment burlesque du précepteur de la maison, digne, on n'ose dire savant, ecclésiastique, dont la qualité principale était l'appétit, et le trait caractéristique, un nez imperceptible plus rouge qu'un radis, et sortant, comme un champignon qui va naître, de deux joues énormes.

La charge eut un succès fatal pour les projets de M. de Limoges. On loua si chaleureusement ce talent en herbe, on répéta de si bonne foi à Mm d'Arnoux que son fils serait un grand peintre, qu'elle consentit en soupirant à le laisser outrer dans l'atelier de Drolling, où il ne resta que le temps rigoureusement nécessaire pour achever d'apprendre le dessin.

C'est dans l'image d'une de mes pièces, le Maréchal de Montluc, joué à l'Odéon en 1842, qu'il vit son nom imprimé pour la première fois. Bertall était un vif, un vrai, un complet représentant de l'esprit de Paris, léger, railleur, sceptique, et tout de surface.

Cham avait sur lui l'avantage de réunir par la naissance deux natures opposées : de son père, Gascon, il tenait l'esprit alerte et primesautier et de l'Anglaise sa mère, la réflexion et l'humour britannique. Ce bizarre Tollomache Sinclair, membre du Parlement anglais qui veut, à tout prix, réformer la poésie française, est le cousin germain de notre célèbre caricaturiste.

Par instinct et par orgueil de race, Cham et Bertall s'efforçaient de regagner le chemin de la fortune ; ils ne comprenaient pas que cette lutte, impossible contre les conditions de fer de la vie de Paris, en épuisant jour à jour leur talent et leurs forces, ne les conduirait qu'au tombeau.

III

GAVARNI EN 1830.

J'ai souvent vu chez Caraguel, cet excellent confrère, un des bons esprits de ce temps, le dessinateur Granville. Il avait, certes, du talent ; mais j'avoue mon peu de goût pour la plupart de ses compositions. Ses fleurs animées, ses fables de Lafontaine avec des têtes d'animaux sur des corps humains, m'ont toujours paru plutôt une fantaisie originale de l'esprit parisien qu'une œuvre d'art dans les conditions de ce mot ; mais il n'en était pas de même de Chevalier, devenu si justement célèbre sous son pseudonyme de Gavarni.

³ Charles Constant Albert Nicolas d'Arnoux de Limoges Saint-Saëns dit Bertall, né le 18 décembre 1820 à Paris et mort le 24 mars 1882 à Soyons, est un illustrateur, caricaturiste et graveur français. Connu également sous le nom Tortu-Goth, il est considéré comme l'un des illustrateurs les plus féconds du XIXe siècle et compte parmi les pionniers de la photographie.

En 1836, nous habitons la même maison, le n° 43 de la rue Blanche. Il occupait le premier, moi l'entresol.

Derrière la maison récemment bâtie s'élevait, au fond de l'allée, l'hôtel de M. de Fitz-James, et sous mes croisées, à gauche, des terrains vagues bornés par la prison pour dettes de Clichy. Au deuxième étage, logeait une sorte de coulissier dont la femme, ravissante brune d'une beauté idéale, était le modèle préféré de Gavarni, qui la mettait dans tous ses dessins. Comme il y avait autant de finesse d'observation et d'esprit dans son crayon que dans la plume qui traçait ses légendes, son talent m'inspirait une sincère admiration, et, le voisinage aidant, nos relations devinrent bientôt amicales. Si je montais souvent chez lui, il descendait assez souvent à l'entresol. Il y vint un matin dans les premiers jours de mai de l'an trente-sixième et me dit :

- J'ai un service à vous demander.
- Tout ce que vous voudrez, car, justement, je suis en fonds.
- Non, ce n'est pas cela ! Vous voyez bien ce bâtiment ?
- La prison pour dettes ?...
- Il y a là parent d'un de mes amis qui prépare une évasion. Seulement, pour l'effectuer, deux choses sont indispensables : un bras solide pour tenir la corde le long de laquelle il a dessein de se laisser glisser, et un refuge provisoire après l'évasion.
- Et vous avez pensé à moi pour ce double objectif ?
- Oui, mon ami.

N'ayant rien à refuser à Gavarni, j'allai m'embusquer à dix heures du soir au pied de la prison pour dettes.

Peu d'instant après, je vis serpenter le long du mur une corde à nœuds que je saisis et retins vigoureusement. Il m'arriva par cette voie un individu haletant, et qui me parut fort pressé de trouver un asile. Il n'avait pas tort ; aux lumières brillant tout à coup, et courant d'étage en étage, ainsi qu'aux bruits inusités de la maison, il était facile de voir qu'on s'était aperçu de l'évasion.

Nous courûmes chez moi à toutes jambes à travers les terrains vagues. La rue était déjà bloquée, et l'on n'eut que le temps de pousser l'évadé dans mon water-closet, devant lequel nous roulâmes précipitamment une armoire à glace.

A peine avions-nous eu le temps d'allumer un cigare, que le directeur de la prison, suivi de trois de ses sergents à poigne, fit irruption, sans frapper même, dans mon appartement. Interrogé d'un air d'assez mauvaise humeur sur cette entrée sans gêne, il commença par regarder de tous côtés, et, après avoir mis un de ses hommes en faction à la porte, finit par me répondre en m'apprenant ce que je savais mieux que lui.

- Un prisonnier s'est évadé, messieurs, et vous devez l'avoir aperçu, — dit-il en s'adressant à Gavarni, — car je vous ai vu, vous étiez à cette fenêtre.
 - J'y étais en effet, — répondit Gavarni tranquillement, — mais je n'ai vu que vos argousins qui couraient dans les terrains vagues comme des lièvres !...
- Un de ses hommes parla bas à son chef, qui, nous tournait le dos, se mit à explorer l'appartement.
- Il ne trouva rien dans les trois petites pièces dont il se composait d'abord, et revint dans le cabinet où nous fumions en paix sous la surveillance d'un gardien.
- Eh bien ! monsieur, — lui cria Gavarni, — avez-vous trouvé le fugitif ?

— Non, répliqua le directeur d'un ton maussade, et pourtant il devrait être ici, car nous l'avons vu entrer.

— Voulez-vous que je vous l'indique ?...

— Pas de plaisanterie, monsieur !

— Il est là — dit gravement Gavarni en montrant l'armoire à glace.

— Voyons ! — dis-je à mon tour, et ouvrant l'armoire — non, vous vous trompez ; Il n'y est pas.

Croyant, ce qui était bien un peu vrai, qu'on se moquait de lui, le directeur sortit avec ses argousins; mais il ne quitta la maison qu'après l'avoir fouillée dans tous les sens de la cave au grenier. Longtemps après son départ, car les sentinelles veillèrent dans la rue jusqu'à minuit, nous mêmes l'homme en liberté. Il s'épuisait en protestations d'amitié et de reconnaissance, et se disposait à prendre la clef du macadam, lorsque Gavarni, qui l'examinait depuis quelques minutes avec une grande attention, referma la porte et lui dit :

— Un moment ! Ne soyons pas si pressé ! Avant de sortir d'ici, vous avez à payer la carte.

— A qui donc? — fit l'autre, tout surpris.

— A moi, Gavarni !

— Mais, monsieur, vous étiez, avant ce soir, un étranger pour moi, et je ne vous dois rien.

— La première partie de cette allégation est vraie : j'étais un étranger pour vous ; mais nous allons faire connaissance ; quant à la dette que vous niez, je vais l'établir. Mettant la tête à la fenêtre, il appela la belle brune du second, qui prenait le frais à sa croisée et la pria de descendre. Le charmant modèle accourut.

— Laure,— dit-il à la femme du coulissier,— votre mari n'est-il pas créancier de cet individu ?

— D'une somme de mille francs.

— Et qui lui avait prêté cet argent ?

— Vous, mon cher voisin.

— Voilà comment — dit Gavarni à l'évadé — vous êtes mon débiteur. Or, l'ami pour lequel j'ai agi ce soir m'ayant appris qu'on vous avait envoyé trois fois ce que vous me devez pour passer en Belgique, il faut vous libérer de suite ou rentrer en prison.

Il s'exécuta en maugréant et de mauvaise grâce, et partit, maudissant probablement l'ami qui l'avait si mal adressé.

Dans le genre qu'il créa, pour ainsi dire, et porta jusqu'à la perfection, Gavarni n'a eu ni rival ni maître.

MARY-LAFON.